

## Briefs En bref

Submit now for the RAIC's awards program! Open for submissions are the Emerging Architectural Practice Award, Architectural Firm Award, Young Architect Award, Prix du XXe Siècle and RAIC Gold Medal. Details at [www.raic.org](http://www.raic.org).

C'est le temps de soumettre des candidatures au programme de prix de l'IRAC : le Prix du cabinet d'architectes de la relève, Prix du cabinet d'architectes de l'année, Prix du jeune architecte et Prix du XXe siècle et la médaille d'or de l'IRAC. Détails : [www.raic.org](http://www.raic.org).

Yui Tezuka, of Tokyo-based Tezuka Architects – winner of the 2017 Moriyama RAIC International Prize for Fuji Kindergarten – will be speaking at IDEXCanada in Toronto on November 30. For details, visit [www.raic.org](http://www.raic.org)

Yui Tezuka, du cabinet Tezuka Architects de Tokyo – lauréat du Prix international Moriyama IRAC 2017 pour la garderie Fuji – présentera un exposé à l'exposition IDEX-Canada à Toronto le 30 novembre. Pour plus de détails : [www.raic.org](http://www.raic.org)

Save the date for the 2018 Festival of Architecture, May 30 to June 2 in Saint John, New Brunswick, in partnership with the Architects' Association of New Brunswick. Sponsorship and trade show opportunities available. See [Festival2018.raic.org](http://Festival2018.raic.org).

Notez la date du Festival d'architecture 2018 : du 30 mai au 2 juin à Saint John, Nouveau-Brunswick, en partenariat avec l'Association des architectes du Nouveau-Brunswick. De nombreuses possibilités de commandites sont offertes et il est également possible d'acheter des kiosques pour le salon professionnel. Vous trouverez tous les détails sur le site [Festival2018.raic.org/fr](http://Festival2018.raic.org/fr).



**RAIC | IRAC**  
Architecture Canada

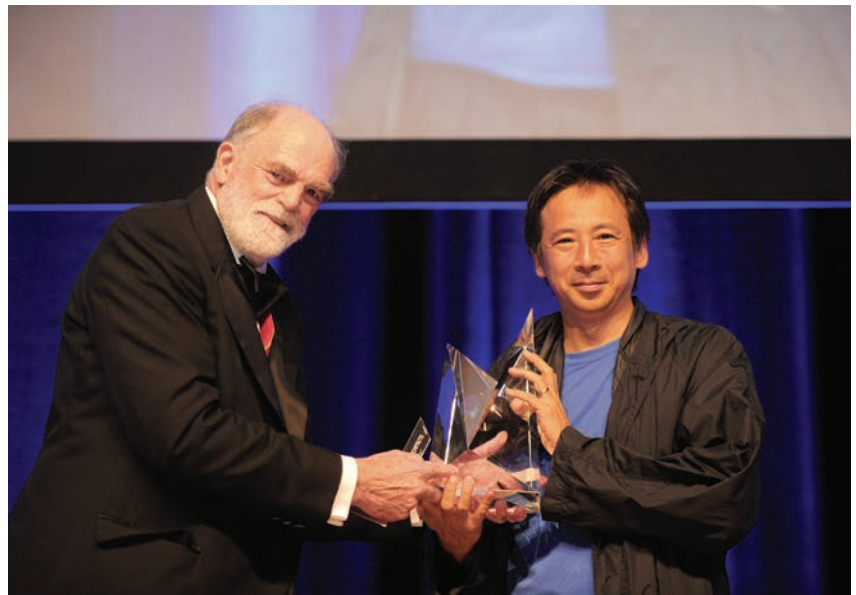
The RAIC is the leading voice for excellence in the built environment in Canada, demonstrating how design enhances the quality of life, while addressing important issues of society through responsible architecture.  
[www.raic.org](http://www.raic.org)

L'IRAC est le principal porte-parole en faveur de l'excellence du cadre bâti au Canada. Il démontre comment la conception améliore la qualité de vie tout en tenant compte d'importants enjeux sociétaux par la voie d'une architecture responsable.  
[www.raic.org](http://www.raic.org)

# RAIC Journal | | Journal de l'IRAC

**RAIC President Michael Cox, FRAIC, presents Takaharu Tezuka with the Moriyama RAIC International Prize sculpture at the awards gala in Toronto.**

**Le président de l'IRAC, Michael Cox, FRAIC, présente à Takaharu Tezuka la sculpture conçue pour le Prix international Moriyama IRAC au gala de remise des prix à Toronto.**



## An Honourable Evening Une soirée hommage

### Maria Cook

Editor, RAIC Journal *Rédactrice en chef, Journal de l'IRAC*

The second Moriyama RAIC International Prize gala was an evening of effusive goodwill that saw architects networking and celebrating socially engaged architecture around the world.

"Ray Moriyama is correct – that the ultimate purpose of architecture is community," said Brian MacKay-Lyons, FRAIC, of MacKay-Lyons Sweetapple Architects in Halifax, whose Shobac Campus in Nova Scotia was one of four finalists.

Among the 250 guests at the September 19 event in Toronto were partners from the shortlisted firms, journalists, jury members and a wide range of Canada's architecture community – from students and interns to distinguished senior members of the profession. The CBC's Washington correspondent Paul Hunter served as emcee.

Jury chair Barry Johns, FRAIC, noted that jury members visited the shortlisted projects and that any one of them was worthy of the prize – a sentiment echoed by Takaharu Tezuka, of Tokyo-based Tezuka Architects, in his acceptance speech.

"When I saw the other three finalists, I almost felt I should go home," said a visibly-moved Tezuka, who won for Fuji >

Le deuxième gala du Prix international Moriyama IRAC a été une soirée empreinte d'une grande bienveillance marquée par l'échange des architectes et la célébration d'une architecture engagée socialement partout dans le monde.

« Ray Moriyama a raison de dire que le but ultime de l'architecture, c'est la communauté, a déclaré Brian MacKay-Lyons, FRAIC, du cabinet MacKay-Lyons Sweetapple Architects d'Halifax, dont le Campus Shobac en Nouvelle-Écosse était un des quatre finalistes.

Parmi les 250 invités à l'événement qui s'est déroulé le 19 septembre à Toronto, mentionnons des associés des cabinets retenus, des journalistes, les membres du jury et un vaste éventail du milieu de l'architecture canadien – des étudiants et stagiaires aux membres émérites de la profession. Le correspondant de CBC à Washington, Paul Hunter, a agi comme maître de cérémonie.

Le président du jury, Barry Johns, FRAIC, a noté que le jury a visité les projets retenus et que chacun d'entre eux aurait mérité le prix – un sentiment partagé par Takaharu Tezuka du cabinet Tezuka Architects de Tokyo, dans son discours d'acceptation. >

*continued from pg 23*

Kindergarten in Tokyo. "All three are so good. I am happy to be here."

The prize was established in 2014 by Canadian architect Raymond Moriyama along with the RAIC and the RAIC Foundation. It celebrates a single work of architecture that is judged to be transformative within its societal context and expressive of the values of justice, respect, equality, and inclusiveness. The \$100,000 biennial prize is open to any architect in the world. The 2017 edition received submissions from 17 countries across six continents.

"I wish from the bottom of my heart to thank all of Canada, to thank the Moriyama family, and to thank the prize for creating something that I think is very valuable – which is to think of architecture once it's actually in use," said Kai-Uwe Bergmann of the Danish firm BIG, shortlisted for 8 House in Copenhagen.

"Too many prizes and awards that are out there are a kind of superficial, flash momentary celebration of a great work of architecture," he told the audience. "This one is about the meaning behind the design. And that is meaningful for us who spend our lives creating the works."

Katherine Faulkner, representing the collaboration between the Australian office of John Wardle Architects and NADAAA from the United States, said their shortlisted Melbourne School of Design was the result of a great client and "two very strong design firms who played well together and a wonderful constructor team that actually saw that they were doing something remarkable."

As part of the theme of Canada on the international stage, the gala provided a forum for Simon Brault, the CEO of the Canada Council for the Arts, to announce Canada's entry to the 2018 Venice Biennale in Architecture. Members of the winning team UNCEDED, headed by RAIC Gold Medalist Douglas Cardinal, FRAIC, were in attendance and received a standing ovation.

In addition to the main prize, \$5,000 scholarships were awarded to three students of Canadian architecture schools on the basis of a written essay, which appear in this issue. "You should be proud of studying architecture," Tezuka told the students at the gala. "You have to believe me. You are in the right profession."

*suite de la page 23*

« Lorsque j'ai vu les trois autres finalistes, j'ai eu presque envie de retourner à la maison, a déclaré M. Tezuka visiblement ému, remportant le prix pour l'école maternelle Fuji à Tokyo. Les trois sont excellents, je suis ravi d'être ici. »

Le prix a été créé en 2014 par l'architecte canadien Raymond Moriyama en collaboration avec l'IRAC et la Fondation de l'IRAC. Il récompense un projet d'architecture au caractère transformateur dans son contexte sociétal et portant les valeurs de justice, de respect, d'égalité et d'inclusion. Le prix, attribué tous les deux ans et ouvert à tous les architectes du monde, offre une bourse de 100 000 \$. Les projets soumis provenaient de 17 pays et six continents.

« Je tiens à remercier sincèrement tout le Canada, la famille Moriyama, et les responsables du prix d'avoir créé une vision très pertinente, je crois – c'est-à-dire de penser à l'architecture lorsqu'elle est réellement utilisée », a expliqué Kai-Uwe Bergmann du cabinet danois BIG, finaliste pour le complexe 8 à Copenhague.

« Trop de prix et de bourses sont remis pour célébrer de manière superficielle et instantanée une grande œuvre d'architecture, a-t-il confié à l'auditoire. Ce prix célèbre la signification derrière le design. Et c'est significatif pour nous qui consacrons nos vies à créer ces œuvres. »

Katherine Faulkner, représentante du partenariat entre le cabinet australien John Wardle Architects et le cabinet NADAAA aux États Unis, a noté que le projet finaliste de l'École de design de Melbourne était le résultat d'un client exceptionnel, de « deux cabinets d'architectes très solides qui ont très bien collaboré, et d'une équipe de constructeurs qui a vu réellement qu'elle réalisait un projet remarquable. »

Simon Brault, directeur du Conseil des arts du Canada, a annoncé la participation du Canada à la Biennale de Venise en architecture de 2018. L'équipe du projet UNCEDED, dirigée par un lauréat de la médaille d'or de l'IRAC, Douglas Cardinal, FRAIC, étaient présents et ont reçu une ovation.

Des bourses de 5 000 \$ ont été remises à trois étudiants en architecture qui ont écrit des essais qui figurent dans le présent numéro. « Vous devriez être fiers d'étudier l'architecture, a confié M. Tezuka aux étudiants durant le gala. Croyez-moi, vous êtes dans la bonne profession. »



Judy Jakusz Photography

## On Narratives, Memory, and Place Sur l'histoire, la mémoire et le lieu

By/par Osman Bari

While living in Saudi Arabia, I spent a year studying at a local madrasa, a segregated school that specifically teaches the memorization of the Qur'an. It was located in a highly dense district of the city – the underdeveloped urban fabric composed of narrow dirt lanes weaving through a misshapen grid of stone structures. The school was no different; it existed within a (barely) gated compound, upon sand and rocks, surrounded by the homes of its teachers. The building lacked air conditioning and proper doors; its walls were punctured with cracks and gaps that did little to keep the heavy Arabian heat out. Despite its exterior, the place was defined by the happenings on the inside; walls reverberated with the recitation of the Qur'an, masking schoolboy chatter and carpeted footsteps as we cycled through teachers, rooms, and chapters. Sadly, the boys were subject to punishment, their mistakes often rewarded with quick flicks of a cane and in some instances, silent tears. I was lucky to be exempt from this, but only because of my socio-economic background. Despite this reality, the one space in which we were truly equal was the courtyard. Escaping the clutches of the teachers and finding respite in the heat, we would sit on the hard ground outside just before noon, and tuck into a daily delivery of naan and channa. In that courtyard, at that moment, there were no social differences, barriers or hierarchies; just a community of young boys together in an atmosphere laden with intertwined aspirations and journeys,

as we tried to get by. I left the school a year later, but the wafts of hot breakfast and youthful conversation still linger.

\*\*\*

Years later, under extraordinary circumstances, I was brought from hours of Qur'anic recitation to those spent in The Pavilion; the sanctum of cricket at my high school in Toronto. Exceeding its obvious responsibility of equipment storage, The Pavilion was more of a museum and shrine; its walls were adorned with aged team photos, posters of iconic international tours and relics of yesteryear. More importantly, the space was the soul of Resurgence; a three-year movement reviving the game's legacy, driven by sportsmanship and class, while opposing the racial stereotyping cricket was subject to. I recall a particularly incredible moment – when I was just about to go out to bat in my final match as captain, with the team on the cusp of a historic championship win. I truly felt The Pavilion's influence, its history and tradition egging me on to fulfill the team's narrative, born in this very space.

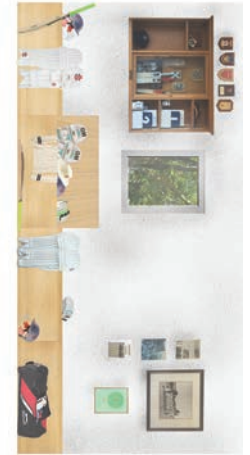
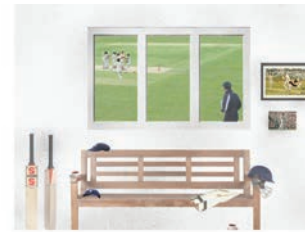
**“Bari's political understanding of the 'double-edged sword' of architecture is profound.”**

—Jurors' comment

Having been conditioned by these two places and their narratives, I realized the significance of places of all kinds in my life. I discovered that the 'place' and by extension, architecture, is essential to the existence of our individual and collective histories, and vice versa. I believe the madrasa and The Pavilion led me to architecture; showing me that there exists the possibility to create transformative and emotional spaces for all of our lives to unfold. Yet, I recognize architecture's potential as a double-edged sword, facilitating a coexistence of positive and negative narratives. For behind the walls of madrasas, dwelled lives of poverty and injustice, and even my beloved pavilion will forever remain in the shadow of a ... sexual abuse scandal. We are seeing this on a global scale too; Donald Trump's proposal for a border wall is a perfect example of architecture's politically charged capacity to divide, in this case upon grounds of blatant racism and xenophobia. And so, in hopes of facilitating the positive narratives everyone deserves, I found architecture.

**Deconstruction of the histories and artifacts of The Pavilion. Illustration by Osman Bari.**

**Déconstruction des histoires et artefacts du Pavillon. Illustration d'Osman Bari.**



Lorsque je vivais en Arabie saoudite, j'ai étudié pendant un an à la madrasa locale, une école ségréguée qui enseigne spécifiquement la mémorisation du Coran. Elle était située dans un quartier très dense de la ville – un quartier sous-développé fait de ruelles étroites et poussiéreuses parcourant une trame difforme de bâtiments en pierre. L'école elle-même n'était pas différente; sise sur un terrain (à peine) clôturé fait de sable et de roc, elle était entourée par les maisons des enseignants. Le bâtiment n'était pas climatisé et n'avait pas de portes adéquates; ses murs avaient de nombreux interstices et fissures qui laissaient pénétrer la lourde chaleur saoudienne. Malgré son apparence extérieure, l'endroit se définissait par ce qui se passait à l'intérieur; les murs vibraient aux sons de la récitation du Coran, masquant le bavardage des élèves et le bruit des pas sur les tapis lorsque nous allions d'un professeur, d'une salle ou d'un chapitre à l'autre. Malheureusement, les garçons étaient passibles de punitions et ils étaient frappés s'ils faisaient des erreurs, ce qui leur tirait des larmes silencieuses. Par chance, ce

n'était pas mon cas, mais je ne le devais qu'à mon statut socio-économique. Malgré tout, il y avait un espace dans lequel nous étions tous égaux : la cour de l'école. Nous échappant des griffes des professeurs et trouvant le repos dans la chaleur, nous allions nous asseoir à même le sol dur, juste avant midi, pour savourer ensemble le pain naan et le channa du jour. Dans cette cour, à cet instant, il n'y avait aucune différence sociale, aucune barrière et aucune hiérarchie; il n'y avait qu'un groupe de jeunes garçons réunis dans une atmosphère chargée d'espoirs et de parcours entremêlés qui tentaient de s'en sortir. J'ai quitté l'école l'année suivante, mais les conversations juvéniles et les effluves des petits déjeuners chauds sont encore bien présents dans ma mémoire.

\*\*\*

Des années plus tard, par un concours de circonstances exceptionnel, je ne passais plus des heures à réciter le Coran. Je les passais plutôt dans le Pavillon : le sanctuaire de cricket de mon école se-



*suite de la page 23*

condaire à Toronto. Le Pavillon, qui servait d'abord à entreposer l'équipement, était devenu un musée et un sanctuaire; ses murs étaient recouverts de photos d'anciennes équipes, d'affiches de tournées internationales emblématiques et de reliques d'antan. Qui plus est, l'espace était l'âme de la Résurgence; un mouvement triennal ranimant le legs des matches, animé par un esprit sportif, tout en s'opposant aux stéréotypes raciaux auxquels le cricket était exposé. Je me souviens d'un moment particulièrement incroyable qui s'est produit alors que j'étais sur le point de frapper la balle dans mon dernier match en tant que capitaine et que l'équipe était sur le point de remporter un championnat historique. J'ai réellement senti naître, à ce moment-là, à cet endroit-là, l'influence du Pavillon, de son histoire et de sa tradition et j'ai voulu faire partie de l'histoire de l'équipe.

**« Osman Bari a réellement compris le caractère politique de l'architecture, une arme à double tranchant. »**

—*Commentaire des jurés*

Conditionné par ces deux endroits et leurs histoires, j'ai réalisé l'importance des lieux de tout genre dans ma vie. J'ai découvert que le « lieu » et, par extension, l'architecture, sont essentiels à l'existence de nos histoires individuelles et collectives et vice versa. Je crois que la madrasa et le Pavillon m'ont mené à l'architecture. Ils m'ont montré qu'il est possible de créer des lieux transformateurs et émouvants pour y vivre nos vies. Je réalise toutefois que le potentiel de l'architecture est une arme à double tranchant qui facilite une coexistence d'éléments positifs et négatifs. Ainsi, derrière les murs des madrasas, les gens vivent dans la pauvreté et l'injustice et ce pavillon que j'ai tant aimé restera à jamais dans l'ombre d'un ... scandale d'abus sexuel. Nous observons également cela à l'échelle mondiale : la proposition de Donald Trump d'ériger un mur à la frontière mexicaine est un exemple parfait de la capacité politiquement chargée de l'architecture de diviser, dans ce cas-ci, sur la base de la xénophobie et du racisme flagrants. C'est donc dans l'espoir de faire vivre aux gens les expériences positives qu'ils méritent tous que j'ai trouvé ma voie dans l'architecture.

Ben Sweeting



## Credit where due Crédit complet

By/par Tanya Southcott

My memory of the moment when I knew that my decision to become an architect was the right one still elicits a visceral response. I am sitting at the back of a darkened classroom full of restless, first-year would-be-architects anxious to learn about our next studio assignment. The project brief is to design a staircase—not just any staircase, but a new unit for an apartment in the Unité d'Habitation (1946-1952), “the first manifestation of an environment suited to modern life,” according to the project’s architect, Le Corbusier, in 1952.

The slide shifts, and suddenly we stand on the rooftop, in the shadow of an enormous undulating ventilator shaft. In this moment, my heart grew with the kind of pride available perhaps only to an architecture student at McGill, and a woman at that. Not weeks before, I encountered this same image as research for an entry on the Canadian architect Blanche Lemco van Ginkel for an online encyclopedia on North American women architects. In the world of Canadian architecture, van Ginkel is a national treasure. As an architect, planner, educator, and author, she resonates as a leading figure in modern architecture since graduating from McGill’s school in 1945. One of the first women admitted to the program in the early 1940s, this was the first of many firsts for van Ginkel as a woman and an architect, including the honour of the first woman elected officer (1972) and then fellow (1973) of the RAIC.

In 1948 after graduating, van Ginkel moved to Paris to grow her professional experience in the Atelier Le Corbusier. Out of this moment in her esteemed career

came the rooftop design for the Unité in Marseille, including the iconic forms of its ventilator shafts, two whimsical free-form sculptures of cast concrete that narrowly escaped their fate as a single, monotonous column.

But the slide shifts again, whisking us into a two-story Unité flat without mention of van Ginkel or her work.

Le Corbusier’s oeuvre has proven fertile ground for feminist architectural scholars working to uncover the lengths this modern master has gone to erase, appropriate, defame, even brutalize, the work of women, perhaps most significantly in E-1027, Eileen Gray’s modernist gem. But here we were continuing rather than questioning his tradition. As my heart fell heavily in my chest, I wondered: “How can we do better?” Suspending my license in 2013 to return to school, I reflect now as a full-time student and “retired” architect (with the possibility of reinstatement).

That fall morning in 2014, from the back of the classroom now as a tutor rather than a student, I began collecting moments, alternate versions of architectural histories passed down to me like talismans, moments such as Denise Scott-Brown’s challenge to the Pritzker Prize committee for crediting Robert Venturi exclusively for their work.

**“The piece is deeply personal in the experiences it recounts, and in Southcott’s determination to address historic wrongs through her work as an architect-turned-architectural historian.”**

—*Jurors’ comment*

Last spring, Dame Zaha Hadid’s untimely passing prompted our profession to revisit the question of diversity in architectural practice. The classroom and studio, too, are spaces where gender identities are constructed and naturalized, and hopefully with encouragement and openness also contested and renegotiated. The moment when I knew that my decision to become an architect was the right one was not, as you might expect, a moment when everything came together. In many ways, it was the moment when everything fell apart, and the fragments like the story of

van Ginkel's glorious ventilators threatened to slip through the cracks of architectural history, to disappear untold. Thankfully, this is also the moment that I sensed my own potential to collect some of these fractured, falling pieces and to rebuild them in a different form.

Mon souvenir du moment où j'ai su que ma décision de devenir architecte était la bonne provoque encore en moi une réaction viscérale. Je suis assise au fond d'une salle de classe plongée dans le noir, pleine d'aspirants architectes en première année impatientes de savoir sur quoi porterait leur prochain atelier. Le projet consiste à concevoir un escalier; pas seulement un escalier, mais une nouvelle unité pour l'Unité d'Habitation (1946-1952), « la première manifestation aujourd'hui d'une forme de l'Habitat moderne », comme le disait Le Corbusier en 1952.

La diapositive change, et soudain, nous sommes sur la toiture, dans l'ombre d'un énorme puits de ventilation ondulant. À ce moment, j'ai ressenti une certaine fierté, peut-être du fait que j'étais étudiante en architecture à McGill et que j'étais une femme. Peu de temps auparavant, j'avais vu cette image lors d'une recherche sur l'architecte canadienne Blanche Lemco van Ginkel pour une encyclopédie en ligne sur les femmes architectes en Amérique du Nord. Dans le monde de l'architecture canadienne, van Ginkel est un trésor national. En tant qu'architecte, urbaniste, éducatrice et auteure, elle s'impose comme une figure marquante de l'architecture moderne depuis l'obtention de son diplôme de l'Université McGill en 1945. L'une des premières femmes admises dans le programme au début des années 1940, elle a ensuite été bien souvent la première, comme femme et comme architecte. Elle a été la première femme élue au conseil de l'IRAC (1972) et la première à être nommée fellow de l'IRAC (1973).

Après ses études, en 1948, elle s'installe à Paris pour acquérir une expérience professionnelle dans l'Atelier Le Corbusier. De cette période de sa brillante carrière est né le design de la toiture de l'Unité à Marseille, y compris de ses puits de ventilation à la forme emblématique, deux sculptures fantaisistes de béton qui auraient pu n'être qu'une simple colonne monotone.

La diapositive change à nouveau, et nous voilà dans un appartement de deux étages



Creative Commons

The roof of Le Corbusier's Unité d'Habitation, Marseille, France

Toit de l'Unité d'habitation de Le Corbusier, Marseille, France

de l'Unité sans qu'il ait été fait mention de van Ginkel ou de son travail.

L'œuvre de Le Corbusier s'est révélée fertile pour les chercheurs en architecture féministe qui tentent de découvrir jusqu'à quel point ce maître moderne a effacé, s'est approprié, a diffamé et même brutalisé le travail des femmes. E-1027, le joyau moderniste d'Eileen Gray en est probablement l'exemple le plus probant.

**« Ce texte est profondément personnel dans les expériences qu'il relate et dans la détermination de son auteure à corriger les injustices historiques par son travail d'architecte-historienne de l'architecture. »**

— *Commentaire des jurés*

Mais ici, nous poursuivions sa tradition plutôt que de la remettre en question. Comme j'avais le cœur qui battait la chamade, je me suis demandé « Comment pouvons-nous faire mieux? » Ayant suspendu mon permis en 2013 pour retourner aux études, je suis maintenant étudiante à temps plein et architecte à la « retraite » (avec possibilité de réinscription).

Ce matin d'automne, en 2014, de l'arrière de la salle où j'étais une chargée de cours plutôt qu'une étudiante, j'ai commencé à rassembler des moments, d'autres versions d'histoires architecturales qui m'ont été transmises comme des talismans. Des moments comme celui où Denise Scott-Brown a contesté la décision du comité du Prix Pritzker de ne reconnaître que Robert Venturi, son époux, pour les réalisations du couple.

Au printemps dernier, le décès de Zaha Hadid a amené notre profession à revisiter la question de la diversité dans la pratique architecturale. La salle de classe et l'atelier sont des espaces où les identités sexospécifiques se bâtissent et se naturalisent et, espérons-le, avec encouragement et ouverture, se contestent et se renégocient.

Le moment où j'ai su que ma décision de devenir architecte était la bonne, n'a pas été, comme vous pourriez vous y attendre, un moment où tout est devenu clair. À bien des égards, c'est un moment où tout s'est effondré, où j'ai réalisé que des fragments de l'histoire comme l'exemple des célèbres ventilateurs de van Ginkel menaçaient d'échapper à l'histoire de l'architecture, de disparaître sans avoir été racontés. Heureusement, c'est aussi le moment où j'ai ressenti mon propre potentiel pour recueillir certaines de ces pièces fracturées et les reconstruire sous une forme différente.



Alykhan Neky



Alykhan Neky

## Local Collaboration Collaboration Locale

By/par Alykhan Neky

When I was a child, my father was asked to take on a leadership role with the Aga Khan Foundation in Nairobi, Kenya. His work with the international organization focused on implementing innovative, community-driven solutions to development challenges. Over the years, our family often learned through dinner table conversations about my father's ideas regarding holistic and sustainable social development, often predicated on the "teach a man how to fish" philosophy. I learned that architectural concerns did not play a major role in these endeavors. However, I was convinced that architecture could also foster community self-reliance and serve social development in a more foundational way.

In 2014, before commencing my M.Arch. degree at Ryerson University in Toronto, I returned to Kenya. Through the lens of my undergraduate education, I noticed a general polarization between "local contextually sensitive buildings" and other newer "transplanted" building models from the industrialized West, which were often poorly grafted to site. When I later focused my research interest for my M.Arch. thesis, I noticed that this tension was particularly stark between Kenyan vernacular and contemporary architecture. I increasingly felt that the new "transplanted" buildings were more stamps of individual authorship than deep collective expressions of culture as the vernacular buildings had been, despite the latter being increasingly perceived as "backwards" by many users. I, therefore, decided that my thesis work

would locate itself in the discourse of neo-vernacular architecture, and would explore the role of the trained architect in the creation of contemporary buildings that serve as expressions of collective culture and value systems.

My thesis departs from this notion and explores ideas of user-participatory construction techniques and communal space through the design of a cultural centre for a rural Maasai community in Kenya. My project has received significant funding for further design and construction in Kenya.

***"An ambitious vision for how the author plans to use his training as an architect to address third-world living conditions in a culturally sensitive manner."***

—Jurors' comment

Butterfly House is a schematic proposal for a low-cost housing model for a Maasai community group in Kenya. The project seeks to continue the Maasai vernacular tradition of user agency in the building process while introducing new regionally sensitive building techniques that are inspired by global best practices.

The project utilizes interlocking stabilized soil blocks and locally grown bamboo as

its primary materials, thereby minimizing the building's cost and embodied energy. These materials enable the participation of "unskilled" community members in collaboration with specialized trade workers, allowing the construction process to become a community skills-training opportunity. The refinement of these learned building techniques over subsequent community-led building projects can be studied by architects, challenging their traditional role, as local users are invited to learn, build and innovate in the design process. I hope that these ideas foster a communal sense of ownership of the proposed building techniques and enable the growth of a small indigenous Maasai artisan labor force. As women are the traditional builders of the vernacular forms, this project can continue to enhance that role within Maasai patriarchal society.

I believe that architecture can be a true expression of the core values that unite a community. I look up to Carlo Scarpa for his intimate collaboration with local artisans, Diébédo Francis Kéré for his ability to lead a community and Michael Murphy for using architecture to initiate deep social transformation. I have also been immensely inspired by the Aga Khan Award for Architecture, particularly after speaking extensively with the award's special advisor.

As a practitioner, I hope to help ease the architectural divide between the 'backwards' vernacular and the globalized 'trans-

Butterfly House is a schematic proposal for a low-cost housing model for a Maasai community group in Kenya.

La « maison papillon » est un projet schématique d'un modèle d'habitation à loyer modique pour une communauté masai au Kenya.



plants' in the developing world, a passion that I believe is shaped by a moral responsibility to ease the growing social divide between the marginalized and the elite.

Lorsque j'étais enfant, mon père a été invité à diriger la Fondation de l'Aga Khan à Nairobi, au Kenya. Il était chargé de la mise en œuvre de solutions innovatrices axées sur la communauté pour relever les défis du développement. Au fil des ans, lors des conversations familiales autour de la table, il nous a appris à mieux comprendre ses idées sur le développement social holistique et durable, souvent fondées sur la philosophie « d'apprendre à un homme comment pêcher ». J'ai réalisé alors que les considérations architecturales ne jouent pas un rôle majeur dans ces initiatives. Toutefois, j'étais convaincu que l'architecture pouvait aussi favoriser l'autonomie des communautés et être un atout plus fondamental pour le développement social.

En 2014, avant de commencer mes études de maîtrise en architecture à l'Université Ryerson de Toronto, je suis retourné au Kenya. À travers la lentille de ma formation de premier cycle, j'ai remarqué une polarisation générale entre les « bâtiments sensibles au contexte local » et les autres modèles de bâtiments plus récents « transplantés » de l'ouest industrialisé qui, bien souvent, étaient mal intégrés à leur environnement. Lorsque plus tard est venu le temps de me pencher sur mon projet final de M. Arch., j'ai remarqué que cette tension était particulièrement frappante entre l'architecture vernaculaire et l'architecture contemporaine du Kenya. J'ai senti de plus en plus que les bâtiments « transplantés » s'apparentaient davantage à des signatures d'architectes qu'à l'expression collective de la culture comme le faisaient les bâtiments vernaculaires, même si ces derniers étaient de

plus en plus perçus comme étant à « contre-courant » par bien des utilisateurs. J'ai donc décidé que mon projet final s'inscrirait dans le discours de l'architecture néo-vernaculaire et se pencherait sur le rôle de l'architecte dans la création de bâtiments contemporains qui expriment la culture et les systèmes de valeurs collectifs.

Mon projet final part de cette notion et explore les techniques de construction et d'espace communal faisant appel à la participation des utilisateurs pour la conception d'un centre culturel dans une communauté rurale des Massaïs. Mon projet a reçu un financement important pour aller de l'avant avec la conception et la construction au Kenya.

**« Une vision ambitieuse de la façon dont l'auteur entrevoit d'utiliser sa formation d'architecte pour se pencher sur les conditions de vie dans le tiers-monde en étant sensible à la culture. »**

— *Commentaire des jurés*

La Maison Butterfly est une proposition de logements à prix modique pour un groupe de Massaïs au Kenya. Le projet vise à poursuivre la tradition vernaculaire de ce peuple encourage la participation de l'utilisateur dans le processus de construction tout en introduisant de nouvelles techniques sensibles à la dimension régionale et inspirées des meilleures pratiques mondiales.

Le projet utilise les blocs de terre stabilisée à emboîtement et le bambou de culture locale comme principaux maté-

riaux, ce qui réduit le coût du bâtiment et l'énergie intrinsèque. De plus, des membres « non qualifiés » de la communauté peuvent collaborer avec les travailleurs spécialisés et profiter ainsi d'une occasion de formation et d'acquisition de compétences dans la communauté. Les architectes pourront raffiner ces techniques de construction dans les projets ultérieurs de la communauté, ce qui les amènera à sortir de leur rôle traditionnel, car les utilisateurs locaux sont invités à apprendre, à bâtir et à innover dans le processus de conception. J'espère que ces idées encourageront un sens collectif d'appropriation des techniques de construction proposées et favoriseront la croissance d'une petite main-d'œuvre d'artisans massaïs. Comme les femmes sont les bâtisseuses traditionnelles des formes vernaculaires, ce projet peut continuer à renforcer leur rôle dans cette société patriarcale.

Je crois que l'architecture peut être une réelle expression des valeurs fondamentales qui unissent une communauté. J'admire Carlo Scarpa pour sa collaboration intime avec des artisans locaux, Diébédo Francis Kéré pour sa capacité de diriger une communauté et Michael Murphy pour son utilisation de l'architecture pour amorcer une profonde transformation sociale. J'ai aussi été immensément inspiré par le Prix Aga Khan d'architecture, surtout après avoir longuement discuté avec le conseiller spécial du prix.

En tant que praticien, j'espère contribuer à atténuer la division architecturale entre les projets vernaculaires à « contre-courant » et les projets mondialisés « transplantés » dans le monde en développement. Je crois que ma passion découle d'une responsabilité morale d'atténuer l'écart social croissant entre les marginalisés et l'élite.

(These essays have been edited for length. Read the full essays at <http://moriyama.raic.org>

(Ces textes ont été raccourcis pour leur publication. Pour lire les textes intégraux : <http://moriyama.raic.org>)

**Jury members/membres du Jury:**

• **Elsa Lam, MRAIC, editor/rédactrice en chef, Canadian Architect magazine;**  
 • **Cheryl Atkinson, MRAIC, principal of/associée principale de la firme Atkinson Architect in Toronto; associate professor at the Department of Architectural Science at Ryerson University;**

• **Shirley Blumberg, FRAIC, founding partner/associée fondatrice de KPMB Architects, Toronto and a member of the Order of Canada/membre de l'Ordre du Canada;**  
 • **Terrance Galvin, MRAIC, founding director of Laurentian University's McEwen School of Architecture/directeur fondateur de l'École d'architecture McEwen de l'Université Laurentienne;**

• **Paul Laurendeau, principal/architecte fondateur, Atelier Paul Laurendeau, Montreal; 2016 recipient of a Governor General's Medal in Architecture/récipiendaire d'une Médaille du Gouverneur général en architecture.**



## Off to Venice En route pour Venise

**Maria Cook**

Editor, RAIC Journal *Rédactrice en chef, Journal de l'IRAC*

The Canadian entry to the 2018 Venice Architecture Biennale, titled UNCEDED, celebrates the work of Indigenous architects and is being conceived to “show the true beauty and value of Indigenous peoples,” says Douglas Cardinal, FRAIC, the Canadian Commissioner for the project.

Cardinal, an RAIC Gold Medalist, is sharing the role with two co-curators: Gerald McMaster, professor of Indigenous Visual Culture and Critical Curatorial Studies at OCAD University in Toronto, and David Fortin, MRAIC, incoming director of the McEwen School of Architecture at Laurentian University in Sudbury.

Joining them is a group of Indigenous architects from across North America, including Patrick Stewart, MRAIC, chair of the RAIC Indigenous Task Force.

“It is here at this Biennale in Venice that we can create an image of our Indigenous people as a Phoenix rising from the ashes, as the eagle soaring into the future,” says Cardinal. “We can present our work to show how our architecture is a reflection of the spiritual values of our culture.”

The Biennale will take place May 26 to November 25, 2018.

The exhibit will showcase the work of Indigenous architects – First Nations, Metis, and Inuit – across Turtle Island, as Indigenous people call North America. It will also convey Indigenous philosophies and worldview and their relationship to making architecture.

“I see the exhibition as providing an insight to the international community of how we evolved on our land for thousands of years based on our symbiotic relationship with the land itself,” says Cardinal.

The idea for the Venice proposal grew out of the excitement, and a sense of purpose felt after a gathering of the RAIC Indigenous Task Force last May in Ottawa at the RAIC’s first International Indigenous Architecture and Design Symposium. The task force is comprised of mostly Indigenous architects, architectural students, interns, and academics.

“Indigenous people have never surrendered themselves, their children, their future, their language, their culture, nor their land,” adds Cardinal. “They remain UNCEDED people on UNCEDED land, who welcome their brothers and sisters of all nations to share their teachings and their land.”

For further information or to support UNCEDED, please contact Poet Farrell at 416-821-2707 or poetfarrell@sympatico.ca.

Le projet canadien UNCEDED présenté à la Biennale d'architecture de Venise 2018 célèbre le travail des architectes autochtones et a pour but de « montrer la valeur et la beauté véritables des peuples autochtones » souligne Douglas Cardinal, FRAIC, commissaire canadien du projet.

Cardinal, lauréat de la Médaille d'or de l'IRAC, partage le rôle avec deux co-commissaires : Gerald McMaster, professeur

en culture visuelle autochtone et en études critiques en conservation à l'Université de l'École d'art et de design de l'Ontario, et David Fortin, MRAIC, futur directeur de l'École d'architecture McEwen de l'Université Laurentienne à Sudbury.

Se joindra à eux un groupe d'architectes autochtones d'Amérique du Nord, dont Patrick Stewart, MRAIC, président du Groupe de travail autochtone de l'IRAC.

« C'est ici à cette Biennale de Venise que nous pouvons créer une image des peuples autochtones tel un phénix renaissant de ses cendres, comme l'aigle s'envolant vers le futur, souligne Cardinal. Nous pouvons présenter notre travail pour montrer comment notre architecture est une réflexion des valeurs spirituelles de notre culture. »

La Biennale se déroulera du 26 mai au 25 novembre 2018.

Le projet présentera le travail des architectes autochtones – Premières Nations, Métis et Inuits – de tous les coins de l'île de la Tortue, nom que donnent les Autochtones à l'Amérique du Nord. Il transmettra aussi les philosophies et la vision du monde des Autochtones, ainsi que leur rapport avec l'architecture.

« Je crois que l'exposition permettra de présenter à la communauté internationale un aperçu de la façon dont nous avons évolué depuis des milliers d'années en fonction de notre relation symbiotique avec le territoire », mentionne Cardinal.

L'idée du projet de Venise découle de l'enthousiasme et d'un sens du devoir ressentis après la réunion du Groupe de travail autochtone de l'IRAC en mai dernier à Ottawa durant le premier Symposium international sur l'architecture et le design autochtones de l'IRAC. Le groupe de travail est formé principalement d'architectes, d'étudiants en architecture, de stagiaires et d'universitaires autochtones.

« Les Autochtones ne se sont jamais rendus, n'ont jamais abandonné leurs enfants, leur avenir, leur langue, leur culture, ni leur territoire, ajoute Cardinal. Ils demeurent des peuples NON CÉDÉS sur un territoire NON CÉDÉ, qui accueillent leurs frères et leurs sœurs de toutes les nations pour partager leurs enseignements et leur territoire. »

Pour en savoir plus ou pour soutenir le projet UNCEDED, veuillez joindre Poet Farrell au 416-821-2707 ou à poetfarrell@sympatico.ca.

Left to Right:  
Douglas Cardinal  
with co-curators  
David Fortin,  
MRAIC, and Ger-  
ald McMaster.

De gauche à  
droite : Douglas  
Cardinal avec les  
commissaires  
David Fortin,  
MRAIC, et Gerald  
McMaster.